

Un polémiste italien lecteur des antimodernes français : Domenico Giuliotti et les catholiques français du XIX^e siècle

Ilaria Giacometti



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rsh/3554>

DOI : 10.4000/rsh.3554

ISSN : 2540-3362

Éditeur

Presses universitaires du Septentrion

Édition imprimée

Date de publication : 25 septembre 2023

Pagination : 119-132

ISSN : 0035-2195

Ce document vous est fourni par Università Ca' Foscari Venezia



Référence électronique

Ilaria Giacometti, « Un polémiste italien lecteur des antimodernes français : Domenico Giuliotti et les catholiques français du XIX^e siècle », *Revue des sciences humaines* [En ligne], 351 | 2023, mis en ligne le 01 janvier 2024, consulté le 05 février 2025. URL : <http://journals.openedition.org/rsh/3554> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rsh.3554>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Un polémiste italien lecteur des antimodernes français : Domenico Giuliotti et les catholiques français du XIX^e siècle

Ilaria Giacometti

AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE, Florence est l'un des pôles intellectuels les plus vivaces de la péninsule italienne. Les intellectuels se questionnent sur leur rôle dans la vie publique et culturelle du pays, et œuvrent pour l'ouverture et la modernisation de la culture italienne. Dans ce mouvement, une place de premier plan est occupée par la revue *La Voce*, lieu de croisement de voix et de points de vue hétérogènes et caractérisée par une très grande ouverture à l'étranger et notamment à la France¹. La revue de Prezzolini participe, avec d'autres périodiques d'inspirations variées², à la réaction antipositiviste et au renouveau spiritualiste de la culture italienne. C'est dans ce contexte de ferment culturel que se situe l'œuvre de Domenico Giuliotti : poète et polémiste, il participe activement à cette phase de renouvellement de la culture italienne, tout en y occupant une place singulière, souvent à part, en dehors des groupes et des cénacles. Cet article se propose de mettre en lumière le rôle joué par la découverte des écrivains antimodernes français dans l'évolution de la pensée et de la posture de ce polémiste, en examinant en particulier son rapport complexe à l'influence exercée par la littérature française sur la culture italienne de son époque.

1.– Voir Frédéric Attal, *Histoire des intellectuels italiens au XX^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2013 et Diana Rüesch et Bruno Solvamico (dir.), *La Voce e l'Europa*, Roma, Presidenza del consiglio dei ministri, Dipartimento per l'informazione e l'editoria, 1995.

2.– Umberto Carpi, *Giornali vociani*, Roma, Bonacci, 1979.

Polémiques journalistiques et refus des modèles étrangers contre la modernité

Né en 1877 à Casciano Val di Pesa, dans la province toscane, après un parcours d'études accidenté et des séjours à Rome, Sienna et Florence, en 1906 il se retire définitivement à Greve in Chianti, un petit bourg au sud de Florence. Après avoir reçu une éducation religieuse, il devient athée, républicain et anticlérical, puis anarchiste. Il collabore à des revues de gauche, comme le journal socialiste l'*Avanti*, fondé à Rome en 1896, où il publie des poèmes. Entre 1908 et 1910, il revient à la foi chrétienne, ce qui le conduira pendant les années suivantes à s'adonner à la lecture des écrivains catholiques, surtout des mystiques médiévaux, mais aussi, dans un second moment, des auteurs catholiques français du XVIII^e et du XIX^e siècle. Sa conversion marque le premier tournant décisif de son parcours intellectuel.

Il est possible de suivre l'évolution de sa pensée et sa recherche de modèles dans les périodiques auxquels il collabore au début des années 1910. Après des collaborations éphémères, en 1912 il rejoint, avec les poètes Ferdinando Paolieri e Federigo Tozzi, la revue bolognaise *Il San Giorgio : giornale dei nuovi romantici*, qui préconise un retour aux idéaux romantiques comme voie pour une renaissance spirituelle. Le saint guerrier évoqué par le titre et représenté en première page de la revue symbolise la posture combative des jeunes intellectuels qui s'engagent dans la polémique contre les vices et les mensonges de la période historique correspondant aux gouvernements de Giovanni Giolitti³, considérée comme une époque de crise de la société et de la culture italiennes. L'engagement de Giuliotti dans le *San Giorgio* marque le début de son activité de polémiste et de sa réflexion sur les sujets qui seront au centre de son activité intellectuelle, notamment la critique de la civilisation contemporaine et le rôle de la religion dans la culture italienne. Ces thèmes ne peuvent pas être abordés sans se confronter avec le modèle de *La Voce*, revue fortement influencée par la culture française contemporaine et très active dans la diffusion de celle-ci en Italie. Giuliotti, francophone et imbibé de culture française comme tous les intellectuels italiens de son époque, entretient avec les modèles français des rapports complexes, parfois paradoxaux. D'un côté, face à la place accordée par *La Voce* aux écrivains du Renouveau catholique, il repousse la nouvelle sensibilité religieuse exprimée

3.– Giovanni Giolitti, important représentant de la gauche historique italienne, fut le président du Conseil des ministres à cinq reprises entre 1893 et 1921. Pour les propos critiques des écrivains du *San Giorgio* voir « La città carnevalesca » [La ville carnavalesque], *San Giorgio*, 1^{er} décembre 1912, où la célébration de la petite bourgeoisie de province, laborieuse et honnête, s'accompagne de la condamnation de Rome, ville de la corruption et de la franc-maçonnerie.

par la littérature française contemporaine⁴ ; de l'autre, il recherche des contre-modèles dans la tradition historique et littéraire française.

Dans un article sur le « catholicisme pour les dames⁵ », qu'il signe avec le pseudonyme de « *Criticus* », il prend position contre les écrivains français religieux en vogue en Italie, en dénonçant leur foi comme sentimentale et fautive et se pose en défenseur de l'orthodoxie catholique. Il prend pour cible Péguy et Claudel, les deux voix catholiques françaises les plus présentes et les plus célébrées dans *La Voce*⁶, grâce aux articles de Prezzolini, Cardarelli, Jahier et Sorel, mais il cite également Paul Bourget, en définissant le catholicisme humanitaire et mondain comme un « catholicisme bourgetien de salon⁷ ». Par ses propos polémiques, Giuliotti précède de plus d'une décennie la prise de position de l'Église catholique au sujet de « la littérature mystico-sensuelle⁸ » des écrivains français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles. Mais alors que les censeurs du Saint Office dénonceront surtout l'immoralité de ces œuvres littéraires mêlant mysticisme et érotisme, Giuliotti s'en prend plutôt à la banalisation et à l'édulcoration du message chrétien opérées selon lui par les écrivains à succès convertis au catholicisme.

Encore plus qu'aux écrivains français, qui ont au moins le mérite – dit-il – d'une certaine originalité littéraire, il s'en prend à leurs imitateurs italiens, coupables d'avoir mis à la mode ce christianisme édulcoré : s'il déplore le poids de l'influence française sur la culture italienne jusqu'à souhaiter la rediffusion du *Misogallo* de Vittorio Alfieri – ouvrage symbole de la rhétorique anti-française –, il méprise surtout l'avilissement de la culture italienne elle-même, qui s'y soumet sans résister. Les disciples italiens de Péguy, Claudel et Bourget proposent une version dégradée de la littérature de leurs maîtres, où l'élan religieux est remplacé par un sentimentalisme doucereux.

4.– Voir Richard Griffith, *Révolutions à rebours : le renouveau catholique dans la littérature française (1870-1914)*, Paris, Classiques Garnier, 2020. Sur la présence des auteurs français catholiques dans les revues avant-gardistes italiennes voir François Livi, *I francesi nella Voce*, Alessandro Gentili (dir.), *La Voce 1908-2008*, Morlacchi editore, 2010, p. 535-568.

5.– Criticus, « Il cattolicesimo per le dame » [Le catholicisme pour les dames], *San Giorgio*, 30 janvier 1913.

6.– Avec les exceptions notables d'Ardengo Soffici et de Giovanni Papini : voir François Livi, *op. cit.*

7.– Criticus, « Il cattolicesimo per le dame », art. cit.

8.– En 1927, le Saint Office dénonce dans une instruction à caractère générale les dangers de la française littérature soi-disant catholique, qui tend « à sanctifier avec un faux mysticisme les passions charnelles », *Votum* du Cardinal Ernesto Ruffini cité par Jean-Baptiste Amadiéu, « L'Instruction de 1927 sur la littérature mystico-sensuelle », dans Jacques Prévotat (dir.), *Pie XI et la France*, Rome, École française de Rome, 2010, p. 315-345, p. 329. Voir aussi Jean-Baptiste Amadiéu, *La littérature française au XIX^e siècle mise à l'Index*, Paris, Cerf, 2017.

En prenant position contre ces écrivains français et leurs disciples italiens, le polémiste de Greve se positionne à contre-courant par rapport aux orientations de *La Voce*, ouverte aux orientations modernistes, et réclame en même temps l'indépendance de la culture italienne face aux tendances et aux modes provenant du pays voisin. Il revendique, dans les articles « Controcorrente » et « La voce di un vandeano⁹ » des positions réactionnaires et antimodernistes et se réclamant d'un catholicisme « vendéen » : en évoquant le mouvement contrerévolutionnaire né dans l'Ouest de la France, le polémiste italien choisit paradoxalement un épisode de l'histoire française au moment où il fait la critique de l'influence française sur la culture italienne : tout en restant attaché à la référence française, il est à la recherche d'une voie alternative, d'un contre-modèle à opposer à la modernité postrévolutionnaire qu'il réprouve.

Avec l'aventure du *San Giorgio*, les axes principaux de l'activité polémique de Giulianiotti sont posés : le rejet du modernisme, le retour à l'orthodoxie catholique comme seule clé possible d'une véritable renaissance spirituelle de la nation et la voie de la métaphysique, de la religion et de la poésie comme remparts contre le matérialisme bourgeois, le socialisme et la « coprophagie vériste en littérature¹⁰ ». À cette époque, le polémiste ne cherche pas à s'isoler, au contraire il se propose de sortir les catholiques de leur isolement et de leur inertie en participant activement aux débats qui animent la vie culturelle italienne.

Giulianiotti développe et radicalise son programme dans la revue *La Torre : organo della reazione spirituale italiana*, fondée à Sienne en novembre 1913 avec l'ami Federigo Tozzi : il y condamne violemment la modernité telle qu'elle est née en Europe à l'époque des Lumières et de la Révolution française en reprenant les arguments de deux maîtres de la réaction française, Louis de Bonald et Joseph de Maistre¹¹. Depuis les pages de *La Torre*, Giulianiotti s'engage dans une vive polémique avec les collaborateurs de *La Voce* et de la revue futuriste *Lacerba* et notamment avec le poète, critique et essayiste Giovanni Papini, qu'il considère pourtant comme un intellectuel digne d'estime, en devinant une communauté d'esprit avec son adversaire¹². Papini traite la question de la renaissance catholique dans l'article « Puzzo

9.- Domenico Giulianiotti, « Controcorrente » [Contre-courant], « La voce di un vandeano » [La voix d'un vendéen], *San Giorgio*, 1913.

10.- Id., « Il nuovo spiritualismo e Santa Caterina da Siena » [Le nouveau spiritualisme et Sainte Caterina de Siena], *San Giorgio*, 1^{er} décembre 1912.

11.- Voir « Chiose » [Gloses], *La Torre*, 21 novembre 1913, dans Lorenza Giorgi (dir.), *La Torre : 1913-1914*, Firenze, Spes, 1977, ressource disponible en ligne, URL : <https://r.unitn.it/it/lett/circe/la-torre>.

12.- Id., « Tranne uno » [Sauf un], *San Giorgio*, 15 mai-15 juillet 1913.

di cristianucci¹³ », paru dans *La Voce*, et dans « Esistono i cattolici ?¹⁴ », paru dans *Lacerba* : si dans le premier texte, écrit en janvier 1913, il critique âprement les mêmes auteurs français cités par Giulianiotti, dans le second, paru à la fin de l'année, il dresse un catalogue satirique des types de croyants et range les auteurs de *La Torre* parmi les « catholiques fauves¹⁵ » ; réactionnaires intransigeants, agressifs et dépourvus de charité, ces catholiques ne seraient pas plus sincères que les hypocrites ou les modernistes. Surtout, Papini fait remonter cette tendance à la littérature française et notamment à la « dynastie » de Maistre, Hello, Barbey d'Aurevilly et Bloy : mais alors que ceux-ci sont décrits comme des hommes de valeur et des écrivains de talent, Giulianiotti et ses collaborateurs sont comparés à des singes. Papini reprend l'accusation de l'imitation stérile du modèle français que le polémiste de Greve avait adressée aux écrivains de *La Voce* mais a le mérite de reconnaître dans les polémiques fiévreuses du *San Giorgio* et de *La Torre* un lien de filiation avec une lignée antimoderne française, lien que Giulianiotti, Tozzi et Paolieri n'avaient pas encore explicité et approfondi eux-mêmes.

Les catholiques français du XIX^e siècle : la constitution d'un contre-canon idéologique et littéraire

À la veille de la Première Guerre mondiale, malgré leurs divergences d'opinions, Giulianiotti et Papini se réconcilient, Papini s'étant détaché de l'aventure avant-gardiste de *Lacerba* et s'acheminant vers la conversion au catholicisme. Les deux partagent un sentiment aigu de la crise morale de leur époque et la conscience de leur responsabilité en tant qu'intellectuels. C'est pourquoi Giulianiotti partage avec son ancien adversaire son admiration pour Léon Bloy et son désir de publier une anthologie d'extraits tirés de son œuvre¹⁶, encore ignorée en Italie. C'est là l'idée séminale du premier ouvrage de Giulianiotti critique et traducteur des antimodernes français.

Conçue dans les années 1917-1918, l'*Antologia di cattolici francesi del secolo XIX* est publiée en 1920 chez Carabba, éditeur de Lanciano très

13.- Giovanni Papini, « Puzzo di cristianucci » [Relents de catholiques], *La Voce*, 09 janvier 1913, ressource disponible en ligne, URL : <https://www.vieusseux.it/coppermine/index.php?cat=2>. Le titre contient un jeu de mots intraduisible : il se réfère au contenu de l'article, qui parle d'auteurs chrétiens, mais également à une expression tirée de la version italienne d'un conte de fées anglais, *Jack and the beanstalk*, devenu populaire à la fin du XIX^e siècle.

14.- Id., « Esistono i cattolici? » [Les catholiques, existent-ils ?], *Lacerba*, 15 novembre 1913, ressource disponible en ligne, URL : <https://r.unitn.it/it/lett/circe/lacerba>.

15.- *Ibid.*

16.- Lettre de Giulianiotti à Papini, 3 mai 1916, Domenico Giulianiotti, Giovanni Papini, *Carteggio I, 1913-1927*, sous la dir. de Nello Vian, Roma, Edizioni di storia e di letteratura, 1994, p. 11, 12.

actif en Italie centrale, dans la collection « Cultura dell'anima » dirigée par Papini. Cette collection, née en 1909 et active jusqu'à 1938, réunit des textes de philosophie ancienne et moderne, des œuvres sur la religion et sur les philosophies orientales : fondée pour contribuer à la redécouverte d'œuvres peu connues, elle s'inscrit dans la vague d'entreprises littéraires et éditoriales ayant pour vocation le réveil de l'intérêt pour le monde « de l'âme » et de la spiritualité au sens large. L'anthologie réunit des extraits tirés des œuvres de Maistre, Bonald, Lamennais, Balzac¹⁷, Barbey d'Aurevilly, Hello, Veuillot et Bloy, traduits en italien par Giulianiotti et précédés d'une notice pour chacun des auteurs. Dans la préface, écrite en 1918, le polémiste italien expose les critères qui ont guidé ses choix : il a sélectionné et traduit « avec une joie indicible » les pages « les plus criminelles » de ces auteurs pour former une anthologie d'un genre nouveau, « scandaleuse et provocatrice¹⁸ », « impie et anachronique ». Les écrivains choisis forment « une petite brigade de fer », ils sont décrits comme des « âmes d'acier », des « justiciers implacables », des « écrivains d'assaut, agiles, lumineux et profonds », engagés dans la défense de la Croix et de l'Autel et des pouvoirs sacrés, le Bourreau, le Juge, le Prêtre et le Roi. Comme des voyants, ils ont prophétisé la décadence du monde moderne, qui, en reniant ces pouvoirs, a détruit les fondements de la société. Leurs haines sont motivées par leur Amour, que Giulianiotti appelle « Amour-Justice », opposé à l'humanitarisme. En conclusion de la préface, Giulianiotti revient sur la question de l'imitation de la littérature française, ressentant le besoin de justifier son choix de puiser aux sources de la tradition française : les écrivains qu'il traduit ont été délaissés ou oubliés et il les tire de l'obscurité pour les opposer, eux, « écrivains mâles », aux « bêtes molles et hermaphrodites » que sont les littérateurs italiens à la mode, très francophiles mais ignorant les véritables trésors cachés de la France. Avec l'anthologie, Giulianiotti montre avoir trouvé ses modèles en repérant une constellation d'auteurs qui forment un ensemble plus ou moins cohérent, une branche alternative à celle des auteurs de la Renaissance catholique alors en vogue, cette « littérature moderne » qu'il définira comme « une prostituée honorée¹⁹ ».

17.– Barbey avait déjà fait une lecture de Balzac en clé antimoderne, en réunissant des extraits tirés de son œuvre dans le recueil, publié posthume, *Pensées et maximes recueillies et classées par Barbey d'Aurevilly*, Paris, Lemerre, 1909, 73 p. Giulianiotti avait pu consulter cette œuvre en langue originale ou dans la traduction italienne : Honoré de Balzac, *Massime e pensieri raccolti ed ordinati da G. Barbey d'Aurevilly*, versione di Ubaldo Scotti, Firenze, Lumachi, 1909, 65 p.

18.– Domenico Giulianiotti, « Prefazione », *Antologia dei cattolici francesi del secolo XIX*, Lanciano, Carabba, 1920, 208 p. 5. Pour les citations suivantes, voir p. 5 à 10.

19.– Id., *L'Ora di Barabba* [1920], Firenze, Vallecchi, 1945, p. 33.

Parallèlement, sa posture de polémiste subit un changement : si dans les revues des années 1910 il se propose comme interlocuteur de *La Voce* pour rivaliser avec son influence, tout en ne pouvant pas renier sa dette envers la revue la plus importante du milieu toscan, avec l'*Antologia* il veut provoquer un esclandre – au sens du latin ecclésiastique, « *scandalum* », « pierre d'achoppement » – et être la voix qui crie dans le désert, en se posant en fustigateur solitaire de la modernité. Et en effet, la même année où paraît l'anthologie, Giulianiotti publie *L'ora di Barabba*, un livre composite réunissant des textes écrits entre 1914 et 1920 dont le titre se réfère au criminel sauvé par Pilate à la place de Jésus : l'heure de Barabbas est l'heure du refus de Dieu, l'époque qui a répudié le divin pour s'adonner au mal. Le livre se veut un acte de dénonciation de la crise de la civilisation dont la Première Guerre mondiale a été une éclatante manifestation. Le polémiste s'y définit comme un étranger par rapport à son époque et à sa patrie, « antilibéral, antidémocratique, antisocialiste, anticommuniste. En un mot, antimoderne²⁰ », une posture partagée par maints écrivains qu'il chérit. Dans ce livre, en effet, la référence aux écrivains réactionnaires français est omniprésente : Giulianiotti s'inspire constamment d'eux pour ses argumentations polémiques aussi bien que pour le ton apocalyptique de certains passages – pensons par exemple aux accents prophétiques de Bloy. En même temps, il les cite explicitement en tant que sources d'autorité pour contredire les idées courantes et l'opinion du plus grand nombre. Par exemple, pour « réfuter la philosophie de la multitude », il conseille la lecture du comte de Maistre à ces « très rares chrétiens » qui « cherchent une arme dialectique contre les lieux communs de leur dentiste et de leurs domestiques²¹ ». Le mépris de la foule et l'orgueil de classe de l'intellectuel se mêlent à la condamnation des idées progressistes dont le peuple, leurré par les illusions de la démocratie et du socialisme, est forcément imbibé.

Ainsi, sous la plume de Giulianiotti, les citations des catholiques français deviennent des armes à utiliser contre l'ennemi : il décrit lui-même ses outils d'écriture comme une plume plongée dans « l'acide du mépris²² », ses argumentations comme « l'épée de la parole » ou « une gifle de pamphlétaire qui casse toutes les dents de l'adversaire ». La rédaction du livre constitue en soi un assaut : « En somme, ce livre est une attaque radicale, avec tous les projectiles que je pouvais rassembler, contre l'arrogance misérable, stérile, empoisonnée et colérique de l'antichristianisme de

20.– « antiliberal, antidemocratico, antisocialista, anticomunista. In una parola, antimoderno », *ibid.*, p. 96, je traduis toutes les citations.

21.– *Ibid.*, p. 228.

22.– Domenico Giulianiotti, *L'ora di Barabba*, *op. cit.*, p. 89. Pour les citations suivantes, voir p. 40, 61, 42 et 133.

mon époque ». C'est pourquoi il emploie un style cru, hardi, qu'il justifie par des « raisons d'ordre balistique ». Il se méfie de la prudence et de la modération, puisque l'amour de la vérité est à l'origine de sa véhémence. Il prévient ses lecteurs : « Je déteste les circonlocutions ouatées et les jets de parfum sur les mots », ce qui n'est pas sans rappeler le programme de Barbey lorsqu'il déclare, en tête de son immense œuvre critique, vouloir faire « de la critique sans mitaine, sans souliers feutrés, sans cache-nez et sans les trente-six attirails de la Prudence²³ ».

De façon prévisible, la parution presque simultanée des deux ouvrages suscite des réactions vives et contrastées dans la presse et chez la critique. D'un côté, grâce à son entrée percutante dans le monde des lettres, Giulianiotti est découvert par des personnalités de premier plan comme Piero Gobetti ou Adriano Tilgher ; de l'autre, il est fortement critiqué par les anticléricaux aussi bien que par les catholiques modérés, ce qui ne le décourage pas, au contraire. Tout en se détachant de tous les groupes intellectuels et en radicalisant son discours, il a trouvé de précieux alliés à l'étranger et en Italie : en France, Émile Baumann²⁴, qu'il désigne en 1921 comme « l'un des plus grands écrivains catholiques de *ma* France²⁵ », pour souligner la distance qui existe entre la littérature française qu'il admire et celle, beaucoup plus populaire, qu'il exècre. En Italie, une amitié toujours plus étroite le lie à Papini, avec qui il conçoit le *Dizionario dell'omo salvatico*²⁶, publié en 1923. Il s'agit d'une contre-encyclopédie de la culture, clairement inspirée de l'*Exégèse des lieux communs* de Léon Bloy, où les deux polémistes italiens étalent leurs haines et leurs amours : les notices dénonçant, par une satire parfois très violente, les idoles de la modernité, alternent avec celles qui célèbrent les « anti- », par exemple Barbey, Bloy et Bossuet²⁷, tous présentés comme les défenseurs de la foi catholique et du principe d'autorité. De longues citations de Bloy et de Hello jalonnent l'ouvrage et témoignent de la prédilection de Giulianiotti pour ces deux auteurs. De ceux qui avaient été inclus dans l'*Antologia*, Bonald n'est pas mentionné et Balzac est âprement critiqué en tant que romancier réaliste, bien qu'il

23.- Jules Barbey d'Aurevilly, *op. cit.*, p. III, IV.

24.- Emile Baumann, « Catholiques italiens et catholiques de France », *La Revue des jeunes*, 10 novembre 1921.

25.- Domenico Giulianiotti, « Qui parla il reo » [Ici s'exprime le coupable], *L'ora di Barabba*, *op. cit.*, p. 22.

26.- Domenico Giulianiotti, Giovanni Papini, *Dizionario dell'omo salvatico*, Firenze, Vallecchi, 1923 ; le titre contient un jeu de mots entre l'adjectif « sauvage » et le participe passé « sauvé » exprimant l'idée que seul l'homme qui vit en dehors de la société peut être sauvé.

27.- *Ibid.*, p. 329, 452-454 et 479 ; le premier tome contient les lettres A et B, les tomes suivants ne seront jamais publiés.

soit défini comme « un artiste honnête et un chrétien fervent²⁸ ». Une notice est dédiée à Baudelaire, même si le poète satanique des *Fleurs du mal* est renié tandis que le converti de la dernière heure est exalté. Les orientations littéraires de Papini ont probablement joué un rôle dans ces choix qui constituent de petits écarts par rapport au canon établi par Giulianiotti. Malgré la forme inachevée, cette publication soulève un tollé : ce qui indigné, c'est surtout la brutalité de l'écriture et le registre scatologique de certains portraits satiriques. Papini et Giulianiotti répondent aux critiques dans un pamphlet publié chez Vallecchi, *L'Omo salvatico si difende*, dans lequel ils répliquent aux accusations de vulgarité et d'immoralité. Ils assument leurs choix en soulignant le fait qu'ils ne sont ni des théologiens ni des auteurs de livres de piété mais des artistes, des chrétiens-écrivains : en tant que tels, ils sont libres de traiter n'importe quel sujet dans n'importe quel style, pourvu que leurs œuvres soient chrétiennes dans le fond. Cette liberté n'enlève rien à la morale de l'œuvre, au contraire : dans l'Avant-propos au *Dizionario*, les deux auteurs déclarent : « Ce ne sont pas les mots qui puent ou salissent, mais les choses que ces mots désignent, et celles-ci, nous les condamnons²⁹ ». En raison de cette condamnation, l'écrivain qui ne se soucie pas des bienséances est finalement plus moral que celui qui épure ses textes pour ne pas choquer son lectorat.

Pour se défendre des accusations selon lesquelles ils manqueraient d'originalité et seraient affectés de « gallomanie », les deux auteurs désavouent partiellement l'influence des catholiques français du XIX^e siècle, que la presse avait repérée et pointée du doigt. Ils déclarent se rattacher plutôt à la tradition de l'Église catholique et citent, parmi leurs sources, des mystiques et des saints du Moyen Âge ; ils évoquent aussi Dante et Jacopone da Todi, deux auteurs consacrés par le canon littéraire national :

Quando si parla di noi – tre volte su quattro – si tiran fuori i nomi di Veuillot, di Barbey d'Aurevilly e specialmente di Bloy. Noi ammiriamo questi scrittori – che molti ci buttan sul viso senza neanche averli letti – ma non abbiamo bisogno di ricorrere per il nostro stile ai maestri francesi dell'800. Ben altri e maggiori maestri troviamo in Italia nei secoli d'oro della Chiesa³⁰.

28.– *Ibid.*, p. 462.

29.– Domenico Giulianiotti, Giovanni Papini, *L'Omo salvatico si difende*, Firenze, Vallecchi, 1923, p. 14.

30.– « Quand on parle de nous – trois fois sur quatre – on sort les noms de Veuillot, de Barbey d'Aurevilly et surtout de Bloy. Nous admirons ces écrivains – que plusieurs nous jettent à la figure sans même les avoir lus – mais nous n'avons pas besoin de nous inspirer, pour notre style, des maîtres français de 1800. Nous trouvons d'autres maîtres en Italie, et de bien meilleurs, durant les siècles dorés de l'Église », *ibid.*, je traduis.

La présence nourricière des modèles français dans le *Dizionario* est pourtant indéniable. Les raisons de ce revirement partiel sont à repérer dans le contexte culturel et politique de l'entre-deux-guerres et dans les tendances nationalistes auxquelles les deux polémistes toscans ne sont pas étrangers : « Nous sommes catholiques et catholiques italiens³¹ », soulignent les deux auteurs, qui cherchent à se rallier à une tradition nationale et universelle à la fois, bien que plus lointaine dans le temps. Les siècles d'or de l'Église catholique coïncident avec une époque de rayonnement de la culture italienne – dans l'Italie florissante des communes et des cathédrales – et la référence médiévale, déjà évoquée par Giulianiotti dans les revues *San Giorgio* et *La Torre*, permet aux polémistes de s'ancrer dans une optique nationaliste tout en soutenant l'idée de la primauté de l'Église sur les états.

De façon cohérente, *Tizzi e fiamme*³², publié deux ans après, revient sur la prééminence du Moyen Âge chrétien sur les autres époques. Le livre réunit des textes des années 1910 et du début des années 1920 : organisé en trois parties, dont la première est consacrée à la critique et à la dénonciation des maux modernes, la deuxième aux « Chercheurs et serveurs de Dieu » – parmi lesquels figure Giovanni Papini – et la troisième aux « Aigles saints », le livre se veut une synthèse de la production critique et littéraire de Giulianiotti. Il s'achève, de façon significative, sur les saints et les mystiques médiévaux que Giulianiotti et Papini avaient revendiqués pour modèles dans le pamphlet *L'Omo salvatico si difende*, mais vers lesquels le rédacteur de *La Torre* s'était déjà tourné dans ses années de jeunesse³³. Par ce reniement des sources françaises et ce retour à un canon traditionnel italien, Giulianiotti semble vouloir se rattacher à une lignée considérée comme plus légitime parce que consacrée par l'Église et par la tradition nationale. Mais ce n'est qu'un revirement apparent et lié à des contingences précises, comme le démontre la permanence de la pensée antimoderne française au centre de son activité intellectuelle des décennies suivantes.

L'échec du polémiste face au cours de l'histoire : la voie de la littérature

Avec *Tizzi e fiamme*, une phase de la production de Giulianiotti semble s'achever. Dans les œuvres successives, il incarne le « Malpensante³⁴ », c'est-à-dire

31.– *Ibid.*

32.– Domenico Giulianiotti, *Tizzi e fiamme* [Tisons et flammes], Firenze, Vallecchi, 1925.

33.– Id., « Il nuovo spiritualismo e Santa Caterina da Siena », art. cit.

34.– Id., *Pensieri di un malpensante*, Firenze, Vallecchi, 1936 et *Nuovi pensieri di un malpensante*, Pisa, Editrice salesiana, 1947.

« celui qui pense mal³⁵ », une version mitigée de l'homme « salvatico » du *Dizionario*. Il garde donc sa posture de critique solitaire, tout en aspirant à jouer le rôle de guide pour les jeunes intellectuels. Dans la seconde moitié des années 1920 et dans les années 1930, Giulianiotti collabore à des revues fascistes aussi bien qu'à des périodiques issus du monde catholique, envers lequel il est pourtant très critique, comme *L'Avvenire* et *Il Frontespizio*, tout en s'apercevant de la distance entre ses positions anachroniques et les voies entreprises par les nouvelles générations. En alternant des phases de travail fécond et des périodes de crise et d'inactivité, il n'arrête pas pourtant d'écrire et se consacre également à la traduction et à la diffusion des écrivains qui ont nourri ses réflexions pendant toutes ces années et auxquels il ne cesse pas de revenir.

Alors que son discours polémique se révèle peu efficace dans le contexte dominé par l'idéologie fasciste triomphante, Giulianiotti intensifie son activité de « passeur » de ses maîtres à penser, par le biais des traductions et des préfaces. Bien que ces travaux soient maintes fois dictés par des nécessités d'ordre financier et présentent une certaine variété dans le choix des sujets et des auteurs, les titres traduits reflètent tout de même des choix précis et cohérents avec ses orientations idéologiques et ses goûts³⁶. En 1927, il traduit *L'âme de Napoléon* de Léon Bloy pour la maison d'édition florentine Rinascimento del libro. Hormis la version italienne des *Lettres à sa fiancée*, parue en 1922 chez Formiggini, il s'agit de la première traduction en italien d'une œuvre de Bloy. La traduction est accompagnée d'une notice biographique et d'une préface-étude qui sera reproduite dans *Les due luci (Santità – Poesia)*. Avec la notice et les extraits contenus dans l'*Antologia*, ce volume constitue donc une contribution majeure à la diffusion de l'œuvre de Bloy en Italie. En 1933, il publie à Turin les *Élévations à Dieu sur les mystères* de Bossuet, dont il existait des traductions datant du XVIII^e siècle ; l'auteur étant bien connu, le traducteur s'applique à dépoussiérer le texte du point de vue de la langue. L'année suivante il traduit le *Pamphlet contre les catholiques de France* de l'écrivain américain de langue française Julien Green : la version italienne paraît sous le titre réducteur *I cattolici* dans la revue fasciste *L'Italiano*, fondée par Leo Longanesi, avant d'être publiée chez Longanesi en 1946. Dans les années 1940, il se dédie à la traduction de romans : en 1940, il signe la traduction du *Centaure de Dieu* par Jean de la Varende, publié chez l'Istituto di propaganda libraria

35.- Néologisme difficilement traduisible, exprimant l'idée d'une pensée à contre-courant par rapport à ce qui est communément admis.

36.- Nous nous concentrerons ici sur les traductions. Rappelons que Giulianiotti écrit la préface à Émile Baumann, *Giobbe il predestinato*, tr. Gorgerino, Milano, Alpes, 1925 et à Ernest Hello, *Profili di santi*, tr. Ciampini, Firenze, Rinascimento del libro, 1930.

de Milan, un organisme né en 1935 pour favoriser le rayonnement de la presse et des maisons d'éditions catholiques, dans le but de promouvoir la publication et la diffusion des « bonnes lectures ».

En 1946, sa traduction de *L'Ensorcelée* de Barbey d'Aurevilly paraît à Florence chez Augusta, où avait paru également, l'année précédente, la traduction du *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos. Il fait précéder la traduction de *L'Ensorcelée* par une présentation élogieuse du romancier, qui s'oppose virtuellement à la préface écrite par le traducteur italien le plus célèbre de Barbey, le poète Camillo Sbarbaro. Celui-ci, en introduction à sa version des *Diaboliques*, publiée chez Bompiani en 1945, se moquait du costume bigarré et des manies excentriques du romancier, des clichés bien attestés dans la réception de Barbey en France aussi bien qu'en Italie. Alors que Sbarbaro travaille comme traducteur pour gagner son pain et puise dans la littérature française du XIX^e siècle pour fournir à l'éditeur milanais des textes capables d'attirer le grand public, au risque de traduire un auteur qu'il n'aime pas, Giuliotti reste attaché aux auteurs qui constituent sa source d'inspiration depuis les années 1910. Et il semble remonter dans le temps dans la généalogie des antimodernes, en allant de Bloy, celui pour qui il ressent le plus d'affinité, à Joseph de Maistre, dont il présente un recueil anthologique en 1948. Les écrits du comte de Maistre avaient circulé en traduction depuis les années 1820 ; c'est peut-être pourquoi Giuliotti choisit de ne pas traduire un seul ouvrage mais de recueillir des extraits tirés de plusieurs œuvres, de même qu'il l'avait fait pour l'anthologie de 1920. Dans la préface, il insiste sur la vocation prophétique de Maistre, qui a su deviner, avec « son regard clairvoyant³⁷ », la destruction prochaine de la civilisation. Il souligne également son rôle de père noble dans la constellation des antimodernes, en dressant la liste des disciples de l'auteur des *Soirées de Saint Pétersbourg* : Bonald, Lamennais, Blanc de Saint-Bonnet, Balzac, Barbey, Bloy, Hello et Veuillot, chacun avec une forte personnalité et une grande originalité, chacun se situant « dans son orbite », tout en suivant librement son chemin³⁸.

Consterné face à l'horreur de la Seconde Guerre mondiale et déçu par l'évolution du fascisme, qu'il avait pourtant regardé avec espoir à l'époque de l'arrivée au pouvoir de Mussolini, Giuliotti se retranche dans un isolement résigné. Partiellement reconnu par la droite comme un précurseur de l'idéologie fasciste, il refuse cependant toute adhésion au régime, qui le regarde d'ailleurs avec méfiance à cause de son indépendance critique. Marginalisé et presque ignoré, il cherche dans la lecture et dans

37.— Joseph De Maistre, Domenico Giuliotti (dir.), *De Maistre*, Firenze, L'Arco, 1948, p. 17.

38.— *Ibid.*, p. 24.

la diffusion des antimodernes français, et donc, finalement, dans la littérature, un remède à l'impossibilité d'agir et de changer le cours de l'histoire. Les mêmes écrivains exaltés et chéris par Giuliotti seront examinés, avec une tout autre distance critique, par l'intellectuel antifasciste Paolo Treves, dans l'ouvrage paru en 1952 *Profeti del passato : maestri e discepoli della Controrivoluzione francese*³⁹. Tout en considérant les écrivains de la contre-révolution d'une perspective opposée par rapport à celle de Giuliotti, l'ouvrage de Treves souligne l'importance de cette constellation antimoderne, repérée et étudiée par le polémiste toscan depuis les années de sa formation. Pourtant, le rôle joué par ces écrivains dans l'élaboration d'une pensée réactionnaire italienne reste encore largement méconnu.

39.– Paolo Treves, *Profeti del passato : maestri e discepoli della Controrivoluzione francese*, Firenze, Barbera, 1952.